

Le dernier amour

Plaire, aimer et courir vite de Christophe Honoré

Frédéric Bouchard

Volume 36, numéro 4, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2018). Compte rendu de [Le dernier amour / *Plaire, aimer et courir vite* de Christophe Honoré]. *Ciné-Bulles*, 36(4), 48–48.



Plaire, aimer et courir vite

de Christophe Honoré

Le dernier amour

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Dès le générique d'ouverture, façon godardienne, Christophe Honoré s'annonce : dans un montage succinct, il présente deux protagonistes que tout semble séparer. Deux individus qui vont se rencontrer, se désirer et tenter de s'aimer. D'un côté, Jacques, un écrivain de 35 ans, porteur du VIH, vivant avec son fils à Paris. De l'autre, à Rennes, Arthur, un charismatique étudiant breton de 22 ans qui préfère passer ses nuits avec des hommes plutôt qu'avec sa copine. On est en 1993.


Après avoir exploré les genres cinématographiques, de la comédie musicale rétro (**Les Bien-Aimés**) à la fable mythologique (**Métamorphoses**) en passant par le film familial (**Les Malheurs de Sophie**), le réalisateur français revient à un registre qu'il maîtrise à la perfection : le drame sentimental. C'est dans un style relativement épuré qu'il raconte cette histoire d'amour impossible entre deux hommes, l'un gai, l'autre bisexuel. Exit les moments surréalistes où un protagoniste s'exprime en chanson comme dans **La Belle Personne**. Ici, les personnages laissent les mots des autres traduire leurs tourments, que ce soit ceux poussés par Anne Sylvestre pour parler des *Gens qui doutent* ou ceux des

Cocteau Twins capturant toute une époque musicale. Jacques et Arthur, très volubiles, se déclarent, se révèlent et se racontent dans des dialogues d'une fine éloquence et d'une brûlante poésie.

Honoré est un grand cinéophile, amoureux de la Nouvelle Vague, et il ne manque pas de le souligner à coups de clins d'œil. Il s'émancipe cependant de ces tics qui le cantonnaient dans un rôle de citateur pour épouser une démarche plus singulière et plus libre où ces influences créent une véritable puissance narrative. Son approche cinématographique demeure empreinte de moments plus lyriques, mais le cinéaste choisit plutôt de s'appuyer sur la force de son scénario et sur son talent à jongler entre la comédie et le drame pour faire mouche. Dans le même esprit que **Les Chansons d'amour**, il épouse un ton doux-amer dont les temps forts humoristiques — une séquence au téléphone où Jacques énumère les différents « types » de garçons à Arthur en l'initiant à la littérature américaine ou encore une anecdote sur l'hépatite qui mène à la révélation de la séropositivité de l'auteur — n'ont d'égal que le malheur qui habite le héros.

Car, il faut le rappeler, **Plaire, aimer et courir vite** se déroule pendant la crise du sida, alors que des réunions d'Act Up s'organisent de plus en plus en France et

que l'épidémie renforce l'impitoyable homophobie que subit toute une communauté. Contrairement à **120 battements par minute**, auquel il est inévitablement comparé, le film se dédie exclusivement à l'intime plutôt qu'au politique. Le réalisateur ne se gêne pourtant pas pour exposer les ravages physiques du virus, particulièrement à travers Marco, l'ex-partenaire de Jacques que ce dernier recueille chez lui, mais il préfère s'attarder aux instants de tendresse échangés entre les personnages. À ce propos, il tire habilement profit des figures secondaires, une force inébranlable de son cinéma. Mathieu, l'ami qui habite l'appartement au-dessus de chez Jacques, apparaît à ce titre comme un dévoué camarade dont la loyauté et la nostalgie se devinent en quelques scènes seulement.

Le cinéaste se concentre d'ailleurs, dans le dernier tiers du film, à ces moments d'affection partagés entre les deux amants tandis que le destin de l'écrivain s'assombrit dramatiquement. Il s'y révèle alors un évident romantique, un éternel mélancolique. Chez lui, les plus grandes passions mènent souvent aux plus horribles tragédies. Et dans ce onzième long métrage, il montre celle, peut-être encore plus bouleversante, de la solitude. Non seulement Christophe Honoré réussit-il à illustrer avec sensibilité et perspicacité l'isolement lié à la maladie, mais il inspire un sentiment tout aussi déchirant en évoquant celui qui habite ceux qui restent dans un élan d'idéalisme amoureux. (Sortie prévue : automne 2018) 



France / 2018 / 132 min

RÉAL. ET SCÉN. Christophe Honoré **IMAGE** Rémy Chevrin **SON** Cyril Holtz, Guillaume Le Braz et Agnès Ravez **MONT.** Chantal Hymans **PROD.** Philippe Martin et David Thion **INT.** Pierre Deladonchamps, Vincent Lacoste, Denis Podalydès **DIST.** MK2 | Mile End